

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 18

Artikel: On bon conset pè lo teimps que corrè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Richard Delacretz et Gretchen.

M. Jean Hoinville, à Lausanne, a écrit sous le titre de *Thusnelda in Rom*, une nouvelle pleine de grâce et d'humour, dont les scènes se déroulent en grande partie chez nous et qui est l'histoire d'un jeune pharmacien et de sa femme dans les premières années de leur mariage. Richard Delacretz, le mari, est Vaudois, ainsi que l'indique son nom. Originaire d'Aix-la-Chapelle, madame a conservé le culte de sa première patrie. L'auteur n'en a pas fait des héros de roman. Ce sont des êtres tels que nous tous, avec quelques qualités et un bon paquet de défauts. Etant donné leurs différences de race et de tempérament, ils souffrent de petits frottements qui sont dépeints d'une façon bien amusante.

M. Hoinville a bien voulu nous autoriser à publier ici deux ou trois pages de son livre, traduites librement. Les voici :

Leur lune de miel avait passé comme une radieuse matinée de printemps. Puis étaient venues des journées mélangées de rayons de soleil, de bienfaisante pluie d'orage, de bise aussi et d'aigres giboulées. Dans leur nid des bords du Léman, Richard et Gretchen s'aimaient néanmoins plus qu'on ne saurait dire. Leur bonheur fut complet lorsque l'été leur eut amené un rejeton qui était « son père tout craché », ainsi que le proclama la mère de Gretchen, accourue tout exprès d'Aix-la-Chapelle.

— En te disant qu'il est le vivant portrait de ton mari, ajouta la bonne dame, je ne parle que de l'extérieur; car, pour le caractère, il tiendra de son grand-père maternel, ou je ne m'y connais pas! Astu remarqué le calme avec lequel il a accueilli les hommages de ses parents? Et ce ferme regard n'est-il pas celui des von Müller? Ton frère nous dévisagea de la même façon, à sa venue au monde. Vrai, ma fille, c'est un gaillard qui promet!

La naissance de ce futur grand homme donna d'emblée à l'existence de Gretchen ce quelque chose de sérieux et de posé qui accompagne la maternité.

Elle eut aussi pour effet de tirer Richard de sa vieillesse peu trop contemporaine. Songeant à l'avenir de son enfant, il prit des habitudes de travail plus régulières, sans aller bien entendu jusqu'au surmenage. La moitié de son temps — la petite moitié — il la consacra désormais à sa pharmacie, ainsi qu'à ses autres affaires. Sa femme et son enfant eurent tout le reste.

Les joies du foyer, auxquelles il se donnait si complètement, ne devaient cependant pas être pour lui sans mélange. Un orage avait déjà failli éclater lorsqu'il s'était agi de donner un nom de baptême à son fils.

Richard voulait qu'on l'appelât Louis, Luc ou Eugène. Il éprouvait pour ces prénoms une sorte de vénération patriotique, parce qu'ils étaient ceux d'hommes d'Etat qui jouaient ou avaient joué un rôle en vue dans son pays.

Gretchen, elle, n'avait qu'un nom en tête : Wilhelm². Grand-papa Müller s'appela Wilhelm; Wilhelm aussi, son frère à elle, le lieutenant en garnison à Weidnitz, qu'elle adorait comme un dieu; Wilhelm, son beau-frère, le morose président du tribunal de district, à la frontière russe; Wilhelm encore, un neveu dont elle était la marraine. Et puis, à côté de ces motifs, elle en avait un autre

¹ *Thusnelda in Rom*, ein Ehé-Roman von J. Hoinville. Illustriert von L. Dunki. Biel 1903. Verlag von Ernst Kuhn.

² Guillaume, en français.

qu'elle gardait pour le moment en son for intérieur.

Franchement, on ne pouvait en vouloir à Mme Delacretz de ne pas renier tout à fait ses origines. N'était-elle pas Allemande de sang, de caractère et d'éducation? Ce nom de Wilhelm, elle ne l'avait jamais entendu prononcer, chez les siens ou à l'école, qu'avec respect et amour; il sonnait à ses oreilles comme nul autre; il évoquait pour ainsi dire dans son esprit une forme précise. N'arrive-t-il pas au reste à la plupart des gens de donner un corps à certains noms? Qui de nous ne finit par se représenter un Charles, un François, une Louise ou une Marie avec telle ou telle physionomie, agréable ou non?

Ainsi, Richard, au seul nom de Wilhelm, éprouvait une blessure d'amour-propre national; son sang de Latin se révoltait à l'idée de baptiser son premier-né de ce vieux nom germanique.... Wilhelm Delacretz!.... Jamais un des siens ne s'était appelé de la sorte!.... Ne serait-ce pas faire injure à toute sa race?

Mais Gretchen ne démorait pas de son idée. Aux raisonnements enflammés de son mari, elle se contentait de hocher doucement la tête, ce qui pour une accouchée est une manière irrésistible de marquer sa volonté.

Richard céda. Aussi bien fallait-il que l'un des deux consentît finalement à verser la goutte d'huile de la conciliation dans les rouages de la machine compliquée qui s'appelle le mariage. Il se rendit chez l'officier de l'état civil, et, non sans un serrement de cœur, signa dans le registre des naissances l'inscription de Delacretz, Wilhelm, premier de ce nom.

Ce cruel moment passé, il se promit bien d'être plus ferme une autre fois, de s'opposer nettement aux fantaisies de sa femme et de sa belle-mère, de demeurer fidèle aux traditions familiales, de faire valoir enfin dans toute leur force ses droits d'époux et de père ainsi que ses prérogatives de citoyen d'une libre république.

Malheureusement pour le pharmacien, quelque mâles que fussent ces résolutions, elle venaient un peu tard. Il avait déjà fait trop de concessions pour qu'il pût résister victorieusement aux exigences de Gretchen. Coup sur coup il donna deux nouvelles preuves de sa lâcheté, comme il se le reprochait à lui-même, tandis que sa femme les envisageait comme autant de manifestations d'une inaltérable bonté : il consentit d'abord à faire baptiser son fils par le pasteur de l'Eglise allemande, puis à lui donner une bonne choisie par grand-maman Müller et envoyée par elle d'Aix-la-Chapelle.

La complaisance de Richard eut sa récompense au festin qui accompagna le baptême, et celui qui la décerna ne fut rien moins que le prédicateur même de la paroisse allemande de Lausanne. Jetant ses regards sur le Guillaume Tell du statuaire Kissling, dont une charmante réduction en bronze ornait la salle à manger, l'ecclésiastique félicita le père d'avoir choisi pour patron de son premier-né le héros à qui l'Helvétie doit son indépendance. Cette patriotique inspiration, dit-il, témoignait de ses sentiments de vrai Suisse et porterait bonheur au jeune Delacretz. Prononcées avec la plus parfaite bonne grâce, ces paroles flattèrent agréablement Richard. Il y répondit en vidant son verre à la santé de l'aimable pasteur.

Nous avons dit que, depuis qu'il était père, Richard menait une existence moins découverte. Sans qu'il eût rien perdu de sa belle humeur, toute sa personne avait quelque chose de plus viril; elle reflétait dans sa plénitude la force de l'homme qui se sent indépendant. Et avec les années s'ajoutèrent à ces dehors cette prestance un peu grave et cette

mâle dignité qui sont les ornements de l'âge mûr.

Le mari de Gretchen s'acquittait avec joie de sa double charge de chef de famille et de pharmacien, sans négliger, cela va de soi, les petits devoirs aussi nombreux qu'agréables d'un homme qui possède de belles vignes au soleil.

Dans la situation où il se trouvait, Richard devait fatalement être pris par l'engrenage des affaires publiques. Il ne se soustrayait au reste à aucune des obligations de l'électeur, et lorsqu'il fut appelé à faire partie de la commission des écoles, il accepta ce poste en quelque sorte comme une récompense qu'il n'avait pas volée. Il trouva de même assez naturel d'être élu ensuite au conseil de paroisse, et même de siéger à l'hôtel-de-ville, en qualité de membre du Conseil communal. De ces honneurs, il ne tirait d'ailleurs nulle vanité.

Gretchen, au contraire, était glorieuse au-delà de toute expression des succès de son mari. Quand elle lisait son nom dans le compte-rendu des séances que publiaient les journaux, c'était chaque fois avec une satisfaction non dissimulée. Elle avait d'ellemême meublé un confortable cabinet de travail où « Monsieur le conseiller » pouvait méditer à l'aise aux choses de sa charge. Ce titre de « conseiller », elle le lui donnait dans les moments de gaie expansion, non sans l'accompagner d'un sourire légèrement moqueur; car elle n'avait jamais pu prendre au sérieux la menue politique de famille de la petite République.

On menait ainsi une existence très enviable dans la gentille villa des bords du lac. Si la bénédiction céleste dont cet intérieur était gratifié peut se mesurer au nombre des enfants que chaque année voyait s'accroître régulièrement, certes elle devait être considérable. La couchette des nouveaux-nés et les petites charrettes d'enfants ne demeuraient jamais vides. Après le petit Wilhelm — un frère rejeton que celui-là, en dépit des pronostics, et qui fit passer bien des nuits blanches à ses parents; — après Wilhelm, vint une adorable fillette, ressemblant trait pour trait à sa mère, au dire de grand-maman Müller, et qu'on avait baptisée Victoria-Augusta. Puis naquirent une ribambelle de lurons ayant tout l'air d'être un jour grands et forts comme leur père.

Les discussions aigres-douces qui avaient marqué la naissance de leur aîné se renouvelèrent pour chacun d'eux, à propos de l'épineuse question des prénoms. Mais en dépit de ses viriles résolutions de la première année, Richard immola chaque fois ses traditions familiales sur l'autel de la paix du ménage. Chose plus remarquable, il finit par s'habituer à entendre appeler ses fils Hellmut, Gunther, Friedrich et Adalbert. Et Dieu sait pourtant si ces noms sonnent étrangement aux oreilles helvétiques! Mais les moutards qui les portaient étaient si pleins de vie qu'ils mettaient dans son bon cœur de père une joie et une fierté incommensurables.

Peu de temps après le baptême du dernier-né, les Delacretz eurent une visite d'Aix-la-Chapelle. Entre parenthèse cet ultime rejeton s'appela Eitel-Friedrich...

Jean HOINVILLE.

On bon cosnet pè lo temps que corrè. — L'étai deçando passa, à Cossena, su lo Pri ai Moïnès. Duè paysans, ion dè Grancy et ion dè La Chaux sè traovant.

— Ah! salut, Samuèl! Su b'n'esè de tè reincontrà. Dis-và, tè que t'ès suti, coument diabe faut-te fèrè po recognàître la foussa mounia,

kà l'est bin eimbéteint qu'on ein seyé dinsé eimpouesena ?

— Eh ! l'est bin ési.

— Et coumeint faut-te féré ?

— Eh bin, quand on tè baillé dè l'ardzeint, tè faut tot preindrè, et quand te va atseta oquié à la boutequa, s'on tè refusé dâi picès, c'est dâi foussés.

— Eh ! t'einlévinè ! lè parbleu dinsé.

Entre le Doit et l'Avoir. — Un chef de comptabilité à un employé :

— Comment, ce travail n'est pas fini ; vous avez donc flâné !

L'employé, vexé : « Monsieur, pardonnez-moi, mais vous devriez peser vos paroles. »

— C'est bien ; alors, achevez votre balance !

Dimanche soir.

Tout le monde se promène,
Quand vient le soir, ce jour-là !
On s'en va deci, delà,
Comme le hasard vous mène.

Les papas et les mamans
Poussent, d'un bras inlassable,
La pousette vénérable
Où sont les bébés dormants.

Les veufs s'en vont solitaires
Par les tranquilles chemins,
Laisant pendantes leurs mains,
Dont ils ne savent que faire...

Les garçonnets tout courants,
Dont les cris cassent la tête,
Font des niches aux fillettes,
A la barbe des parents.

En se donnant le bras toutes,
Les demoiselles du bourg
Chantent la chanson du jour,
Et s'en vont, barrant la route ;

Les gars suivent par hasard !
Chacun guignant sa chacune.
Et, de temps en temps, quelqu'un
Vers eux jette un long regard...

Seuls, tandis que s'émancipe
Le village au soir tombant,
Les vieux, assis sur leur banc,
Tranquilles fument leur pipe.

A. ROULIER.

Petits tableaux de la vie vaudoise.

LA MILAINE ET L'ELBEUF

Je ne serais pas étonné si, après avoir lu ce petit article, vous m'accusiez de conservatisme outré ou de gâtisme à l'état latent. Je sais qu'il ne faut pas s'attaquer à la mode, et ne jamais rire, même sourire, de ce qu'on est convenu d'appeler progrès, avec roulement d' et e très ouvert. Je n'ignore pas qu'il est défendu de trouver la situation économique nébuleuse et les dépenses des petits trop grandes pour leur bourse. Enfin, j'ai aussi, comme vous tous, au nombre de mes connaissances, de jeunes enthousiastes que la mode d'aujourd'hui hypnotise et qui rêvent déjà de la mode de demain. En un mot, et pour employer une expression contemporaine, afin de me faire pardonner peut-être mon conservatisme, je suis très *tuyauté* sur la façon dont la majorité des lecteurs et des lectrices du *Conteur vaudois* accueillera l'élucubration ci-jointe. Mais, tant pis, autant passer pour un fou et dire ce qu'on pense que de mériter la réputation d'homme sage en déguisant ses pensées.

Et cela dit, en forme de préambule, je débute. Oh ! il ne s'agit pas d'un sermon ; je n'en ai pas coutume et je n'ai jamais revêtu la robe noire du prédicant. A chacun son métier et les ouailles seront bien gardées. Cependant, il me paraît que si Messieurs nos ministres de campagne ou de montagne prenaient une fois, au

Jeûne, par exemple, mon sujet comme texte de leur méditation, personne n'en pourrait se plaindre.

De mon temps, quand j'étais gamin, le dimanche, au sortir de l'église, nous autres gosses, assistions au défilé des paroissiens, superbes dans leurs habits de fête, et tout fiers de tenir en main leurs *psaumes* plus ou moins volumineux. C'était à la campagne, une belle et grande paroisse de gens cossus, cultivateurs, vigneron, négociants, avec quelques *messieurs*, rentiers ou de professions libérales et quelques grosses nuques, administratives ou législatives, sans parler des régents.

La grande majorité de ces personnages, je parle de la partie masculine, même les grosses nuques, étaient vêtus de belle milaine brune, solide, résistante, et il faisait bon voir ces costumes rustiques sur le corps de ces forts gaillards qui les portaient d'ailleurs avec aisance.

— Quelques-uns, au sortir de l'office, après avoir *cotergé* sur la place, reprenaient le chemin de leur demeure, éloignée du village ; alors, avant de se remettre en route, ils passaient sur leur veste une blouse neuve, d'un bleu pur, joyeux, et nous les voyions partir sur la route blanche, bordée de haies vives, puis disparaître bientôt à l'horizon, taches bleues perdues dans l'azur du ciel.

Et ils avaient bonne tournure dans ces costumes rustiques qui leur seyaient à merveille. Le pas cadencé, un peu lourd mais solide, l'allure décidée, le port de la tête, tout cela s'harmonisait avec l'ampleur du vêtement, la rusticité de la coupe, la solidité du tissu. On disait : « Ce sont des paysans, des montagnards, de braves lurons », et leur silhouette robuste répondait bien à ces paroles.

L'autre jour, j'ai assisté, comme autrefois, à la sortie de l'église de notre village. Il y avait des années que je n'y étais venu. La localité elle-même s'est modifiée. On a bâti. La cure est neuve, la maison du syndic aussi. Ils construisent une maison d'école, un collège comme on dit aujourd'hui, en attendant de prendre l'appellation française, aussi stupide qu'insignifiante : *groupe scolaire*. Car nous imitons singulièrement nos voisins d'Outre-Jura et leurs mœurs citadines. Mais, passons et revenons à nos paroissiens.

Lorsque ceux-ci parurent sur la place, qu'orent quelques beaux marronniers, je reconnus de vieux visages et ceux de mes contemporains, bonnes figures paysannes qui m'étaient, autrefois, familières, et dont le dessin n'a pu être oublié. Et je cherchais leurs fils, car on m'avait dit que Jean Zuber, Guillaume Bardet, Philippe Marion, Antoine Isenard avaient de beaux garçons, de fière et bonne race. Je cherchais donc à reconnaître ces neveux. — Ne sont-ils pas un peu nos neveux, les fils de nos camarades d'enfance !

L'assemblée entière s'écoula. Je n'avais personne reconnu. Il y avait bien là des jeunes gens, mais non des fils de paysans ; à les voir, on les eût pris pour des princes en séjour dans le pays. Ce ne pouvaient être les gosses à Jean, à Guillaume, à Philippe, à Antoine. Sans doute, pensais-je, le régent Ducret et le ministre tiennent des pensionnaires, et ce sont ceux-ci.

Cependant, j'eus la pensée de m'informer.

— Eh bien ! Jean, fis-je à l'ami Zuber, tu me présenteras ton garçon, j'espère ?

— Alors ! je crois bien. On en est bien content chez nous.

Et il appela :

— Pierre !

Un long jeune homme de vingt ans environ, sanglé dans un *complet* gris-perle, se retourna.

— Viens voir ici...

Et le père nous présenta l'un à l'autre. C'était le fils à Jean Zuber, un paysan déguisé en

monsieur. Alors, je compris mon erreur et pourquoi je ne les avais pu reconnaître. N'ayant tenu compte ni du progrès — en roulant les r et avec un e très ouvert — j'avais cru trouver là de braves garçons, vêtus de notre antique milaine, bien campés dans des costumes cossus. Au lieu de cela, je rencontrais des freluquets, vêtus de complets à 32 ou 35 francs, étriqués dans des vestons à la mode d'hier, dans des pantalons à la mode de jamais, et qui, s'ils faisaient quelque illusion de loin, n'en paraissaient que plus inélegants après un examen attentif. D'aucuns portaient des cols droits, des cols *carcans*, qui les gênaient horriblement, j'en suis sûr, mais, en revanche, complétaient fort bien le déguisement. Ils auraient pu dire : « On s'habille en monsieur ! » comme un gamin s'écrie au nouvel-an : « Je m'habille en marquis. » L'habit, dans les deux cas, ne fait jamais le moine.

Ah ! qu'il m'eût été plus agréable de voir tous ces gaillards vêtus à la bonne franquette par le tailleur villageois qui, jadis, venait à la journée et discutait avec nos mères, la coupe des vêtements cousus à la *crue* et en conscience. Et comme ils eussent paru plus à leur avantage, même aux yeux de deux ou trois jeunes paroissiennes en chapeaux empanachés, qui les *guignaient* de temps à autre.

Mais bast ! Les jours ne sont plus de ces mœurs simples. L'elbeuf a remplacé la milaine. Il l'a remplacée de fait, il l'a remplacée moralement aussi. Tout devient complet-réclame dans la vie. Tout est façade. Décidément, j'aimais mieux notre robuste rusticité et je veux retourner un de ces jours au village, en semaine, pour voir ces jeunes gens en blouse, cette fois, et le fossier en mains.

Ils seront plus vrais.

CLAUDIUS.

Ça ferait justement son affaire! — Une brave femme sollicite un emploi pour son mari, dans une fabrique du chef-lieu.

— Tous mes regrets de ne pouvoir faire droit à votre demande, lui dit le directeur de l'établissement ; nous n'avons actuellement que fort peu de travail.

— C'est précisément ce qui conviendrait à mon homme !

Tzantzoillet et Trebete.

Po avai l'occasion dé verré on bocon lé rusés dei maquignons dé vatzés et dé tzévaux, faut alla ai fairez ao bein ai misés. Iquie, on est su d'oieré mè dé dzanliés qué de vretas, ka cliiau pétoillions, d'au mélion, ein savont ti mé lé z'ons qué lé z'autros ; demi-doanna de cliiau lulus ont atant dé leinga qué totés lé buyandairés de Dzenéva, et lé dzeins que s'é frottont avoué dei retou dincé, risquon bein de faillai repondré coumeint Pequa-Saocece avai repondu à on maulonéto que lei demandavé se n'avai pas éta eingueusá avoué sa fenna :

— Oh ! voiquie, n'é pa pi éta eingueusá, má einrossi ao tot fin.

Sé traové portant, decé, delé, dei fins finnauds que ne s'é laissent pas eintortoilli per cliiau bourgatârés, mà que savont au contréro lao zein dji dei totés charmantés.

Quauqués dzos devant 'na misa pè Rové-riaz, Tzantzoillet et se n'ami Trebete que demoravont, ion ein decé, l'auto ein delé dao Tzalagoubet, s'étoit vu à Lausena et bailli lo mot po la misa ; pas question dé la manqua. Trebete, qu'avai moda dé bon matin et gâpiâ coumeint on n'étiariu ao redou dao sélao avai 'na saï superba quand l'arrevá ao café de l'Union. Dei fâceux, que cognessont l'osé, l'ont einvita à preindré lo picotin, et ont se bein su l'amusá à baire et contá dei gouguenétés, qu'aprè midzo lo cò étaï adé quie et brelantzivé bein prao fô avoué sa transpétubliaye